

Jean-Michel LOUKA
www.louka.eu

SEMINAIRE 2009-2010

Féminin ?

7^e séance du mercredi 7 avril 2010

POINT D'ORGUE

« Féminine » : Voilà où nous en sommes venus. A passer du féminin, substantif, à *féminine*, qui est l'adjectif qualificatif féminin de féminin. D'un substantif à un qualificatif, qui indique, au féminin, une qualité...elle-même féminine !

Qu'est-ce que cela montre ? Que le féminin, tel que nous l'avons abordé, aussi bien dans notre séminaire de 2005-2006 intitulé **Autour du féminin**, que dans celui-ci de 2009-2010, qui aura eu pour titre, tout simplement **Féminin ?**, peut encore avoir son féminin, en ce terme d'adjectif qualificatif de **féminine**. Du féminin, donc, toujours au-delà du féminin...

Comment comprendre ce **féminine** qui émerge ainsi et qui restât invisible durant tout ce temps, durant donc cinq ans ?

Comme une dimension, dont le séminaire de cette année aura montré combien c'est au pluriel qu'il faut recenser donc lesdites dits-mensions formant, réunies, ce qui apparaît comme étant le féminin.

Ces dimensions, ces **mensions, mansions** (latin *mansio*, demeure) ces **maisons du dit**, ces demeures pratiquement autonomes dans lesquelles se meut, habite le féminin, sous les diverses formes où l'on peut le rencontrer, c'est-à-dire en faire la rencontre, ici ou là (au sens de la *tukè* d'Aristote, opposée à l'*automaton*). Il s'agit ainsi d'une rencontre, dans le Réel.

On aura repéré cette année **SIX** majeures dimensions, féminines, du féminin, formant comme un **point d'orgue**. Rappelons-les :

1. Du féminin à l'aise dans le lesbianisme

Sidonie Csillag, la « Jeune homosexuelle » du cas de Freud en 1920, a fait d'emblée apparaître que le féminin, dans le champ d'exercice de l'homosexualité féminine, ou plutôt le

lesbianisme, peut y trouver là l'une de ses demeures paradoxalement privilégiée. On sait que Lacan nommera perversion la position sexuée de Sidonie. Ce féminin que poursuit Sidonie, sans l'atteindre, est un féminin qui choisit la voie de l'amour. C'est un amour narcissique, c'est l'amour narcissique de son sexe, soit le féminin en elle dans l'Autre, en tant que du même. Cet amour n'est pas seulement narcissique, il est aussi amour courtois, pur amour, amour sexuel, voire de l'amour illimité. C'est, en tout cas, un amour dans le réel, car c'est un amour impossible. C'est un amour d'une grande fragilité, aussi est-il sujet au passage à l'acte (se réduire à l'objet petit *a*, autrement dit pur déchet), comme à l'acting out (du transfert sans analyse, mais la réclamant). Ce féminin, ou plutôt cette recherche, cette tension vers du féminin, c'est encore, chez une Sidonie Csillag, une position de maître. Sidonie est un maître,...une maîtresse qui maîtrise tout de et dans sa vie ! C'est un maître qui enseigne. Sidonie délivre une leçon d'amour, par l'exemple vivant qu'elle incarne en existant.

Sidonie Csillag, maîtresse de tout, maîtresse de toutes, maîtresse chien, en aimant elle-même en chien, en se refusant à la jouissance (phallique) dont le chemin corporel qui y mène la dégoûte, en y échappant pour s'affirmer en maître, nous donne une leçon sur le féminin. Sidonie est tout-amour,...mais elle n'a pas de corps.

2. Du féminin dans son rapport au tout/pas-tout phallique : jouissance phallique/jouissance de l'Autre

L'exclusion du phallique chez Sidonie a mis la question du féminin comme en impasse. Impossible pour avancer de faire l'impasse sur la dimension phallique, dimension dans laquelle il fut montré que le féminin y a aussi ses aises, mais pas les mêmes. Plus exactement, les deux dimensions phallique/pas-tout phallique y ont leur place, car elles s'articulent d'un « pas l'une sans l'autre ».

Le féminin s'est alors montré comme un reste, ce qui reste de la division qui s'effectue du « pas-tout » phallique, sorte de diviseur - il divise les hommes et les femmes, il divise aussi les femmes entre elles - , la possibilité, en d'autres termes de la jouissance supplémentaire du pas-

tout phallique dont témoignent certaines femmes sans pouvoir en dire quelque chose de plus, possibilité de cette jouissance dite « féminine » du pas-tout phallique, distinguée d'avec la jouissance « toute-phallique » de l'homme, attribut cependant aussi de toute femme, via *his majesty the clitoris*. C'est alors un tout-phallique écorné, parce que divisé, par un « pas-tout » phallique. Le résultat, c'est ce que nous nommons la part de jouissance des femmes eu égard aux hommes. Mais il y a un reste, c'est celui de l'opération de division qui ne tombe pas juste, c'est précisément cela le féminin,...et pour les deux sexes ! Les jouissances se supplémentent : la jouissance dite féminine du pas-tout phallique, cette potentielle jouissance Autre d'une femme supplémente sa jouissance clitéro-phallique de femme, le féminin, c'est un substantif qui va venir nommer, c'est-à-dire trouser l'imaginaire jusqu'à l'insupportable de la fascination ou du rejet, de l'envie ou du mépris, nommer-trouer le reste d'une opération de division des jouissances.

- a) Il y a un Réel qui se dit ainsi : « il n'y a pas de rapport sexuel », sous-entendu inscriptible dans la structure, autrement dit on ne fait l'amour qu'avec son inconscient, via son fantasme, on est donc aucunement en rapport avec la différence sexuée de l'autre.
- b) A la place de quoi, il y a un Imaginaire qui se précipite à remplir le vide, et comble provisoirement le manque, avec ce qu'on appelle l'amour.
- c) La jouissance s'en mêle et réclame ses droits à la satisfaction, c'est-à-dire la mise en jeu du parcours des pulsions, et ceci sous deux formes, la jouissance phallique de l'homme et de la femme, hors-corps, plus une Autre jouissance, dite supplémentaire, jouissance dite encore féminine, que tout sujet, indépendamment de son sexe bio-anatomique peut parfois éprouver, mais dont il ne peut rien dire, étant hors-langage. Majoritairement ce sont les femmes qui l'éprouvent, mais à certains hommes cela peut aussi leur arriver... Ces derniers sont cependant minoritaires.
- d) Le féminin, c'est ce qui reste, je précise, dans le Réel, de l'opération de division des deux jouissances qui ne tombe pas juste, pour autant que la jouissance

phallique c'est ce qui va subir l'action de cet opérateur de division (et non pas donc comme supposé « rassembleur ») qu'est la jouissance Autre, ineffable, bien que ressentie, ... mais pas par tout le monde.

3. Du féminin comme figure d'objet *a* :

C'est ainsi que nous avons eu la surprise de cerner le féminin comme ressortissant de l'objet *a*. Ressortissant, car ce n'est pas un objet *a*, ce n'est pas l'un des quatre objets petit *a* pulsionnels (le sein, les *faeces*, le regard et la voix), ... mais une figure de l'objet *a*, tels que peuvent l'être toute une série d'objets. Furent cités la cendre et le rien, parfois nommés par certains lacaniens, cinquième objet *a*. Le féminin, comme le rien, fait figure d'objet *a*. Le féminin c'est du rien, c'est un rien. Et même nous sommes arrivés à dire, énoncer, que c'est beaucoup plus encore. Le féminin, c'est trois fois rien. « Il s'en est fallu de trois fois rien pour que l'autobus ne l'écrase ». Comme ce trois fois rien, le féminin, trois fois rien lui-même, s'avère être vital, dans certaines circonstances. Ainsi, ce qu'on appelle « la Vie », ne saurait se priver de ce trois fois rien que l'on appelle énigmatiquement le féminin et que la plupart des hommes passe son temps à refuser, déniait pour le contourner une part cruciale de la sexualité humaine.

Le psychanalyste, c'est l'invention de Freud pour répondre à ce trois fois rien, vital, du féminin. Y répondre, et avant tout l'accueillir comme jamais. Comme jamais il ne le fut dans l'Histoire. L'accueillir et y répondre dans cette position d'un métier de ce fait impossible, dit Freud lui-même, avec celui de gouverner et d'éduquer.

Le psychanalyste, c'est celui, celle, qui aura acquis, au moyen de son analyse personnelle poussée jusqu'à sa fin (et non pas seulement son terme) la capacité à supporter cette position pour permettre que le féminin s'avance vers lui, elle, afin de se faire accueillir, entendre, reconnaître, admettre enfin comme ce trois fois rien sans lequel il n'y a plus de vie érotique possible entre les humains de tous les sexes que l'on voudra, de toutes les positions déclarées de sexes et de genres confondues. Qu'enfin, que quelque chose du féminin passe, au sens de sorte de l'impasse où on veut le cantonner.

4. Du féminin serré par les trois passions de l'être ; puis coincé dans le triskel du nœud borroméen

Le féminin, c'est aussi quelque chose qui réfère à l'amour, à la rencontre amoureuse, au déclenchement de l'amour, au plaisir/déplaisir de l'amour. C'est quelque chose, non seulement de désirable et qui suscite le désir, qui l'interroge aussi, mais encore quelque chose qui est à l'origine, à la source première de l'amour,... et donc de la haine tout aussi bien, disons de l'hainamoration (Lacan). De l'hainamoration de transfert. Il y faut, pour cela, une rencontre. Cette rencontre, c'est celle avec l'analyste. Mais, ce dernier ne peut, lui, se permettre d'être dans cette effusion s'il désire qu'il y ait de l'analyse, une chance d'analyse. Il doit taire l'amour, seule façon d'éviter le piège des trois passions : l'amour, la haine et...l'ignorance. Alors l'analyste, même touché, même porteur du féminin, ne donne rien, car il n'a rien à donner. Il doit accepter de se consumer (pas consommer !), et non pas brûler de cet amour que déclenche l'entrée en scène de la question du féminin. Lacan invente un mythe à cette occasion, celui de la bûche humide qui se consume dans l'être mais ne brûle pas. L'analysant approche sa main de celle-ci et en espère, en fantasme que de la bûche brûlante va jaillir une autre main s'enflammant en venant à la rencontre de la sienne. Ainsi l'analyste, objet, se fait bûche humide et néanmoins brûlante sans pour autant flamber, son humidité l'en empêchant. Position du psychanalyste. La troisième passion, l'ignorance, permet à Lacan d'y introduire la question du savoir dans cette affaire. Et le ternaire du polyèdre de la séance du 30 juin 1954 du séminaire *Les écrits techniques de Freud* sera, par nos soins, rabattu sur le ternaire du nœud borroméen à trois consistances tel que présenté à Rome, dans *La Troisième* » au VII Congrès de l'EFPP des 31 octobre – 3 novembre 1974. Il s'avère alors que le féminin est bien une figure de l'objet petit *a*, autant cause du désir que plus-de-jouir, coincé par les trois consistances du nœud borroméen, le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire qui le cernent, le serrent aussi, mais encore soumis à la virulence alternée des « dessus-dessous », tournoyante et changeante des trois passions de l'être qui s'exercent au sein même de la contrainte du nœud. Et le féminin, c'est encore à y regarder de plus près, ce qui

l'enserme, de ce triskel au centre qui le coince manifestement au centre du nœud, les trois points de recoupe au plus près du petit *a* : SI, RS, RI, soit, à nouveau, respectivement, l'amour en position de passion unique, exclusive dans la rencontre, puis l'ignorance également en cette même position, et la haine de même. Ces trois points de rencontre forment, reliés, un triskel, trois points clés coinçant l'objet *a* féminin. Dernière indication, on peut voir, sur le nœud, que le triskel qui enserre, coince le petit *a* féminin, est lui-même bordé par trois plages de jouissance : entre R et I (le corps), la jouissance de l'Autre, grand A, la jouissance du corps de l'Autre ; entre R et S, la jouissance phallique ; et entre I (le corps) et S le sens, la « jouis-sens », la jouissance du sens ! (On se reportera pour plus de détails aux notes complètes de la séance du 6 janvier 2010 de mon séminaire, intitulée « Le psychanalyste *passant* le féminin »).

5. Du féminin, comme Alcibiade : un lieu d'absence de l'*Ablehnung der Weiblichkeit* (récusation du féminin)

Alcibiade, dans *Le Banquet*, de Platon, c'est lui, l'homme du désir, car il est dans la position du féminin qu'il incarne. Alcibiade ne craint pas la castration imaginaire, il est déjà dans la castration symbolique, ainsi il ne renonce pas à parler. Le point d'identification du psychanalyste est posé là, sur Alcibiade, et non pas sur Socrate.

Comme Sidonie Csillag qui dit « je la veux, parce que je la veux (la baronne Léonie von Puttkamer) », Alcibiade dit « je le veux, parce que je le veux (Socrate) » ! Pur désir, sans ratiocinations inutiles autant que leurrantes. Léonie laisse faire, concernant Sidonie, Socrate y va d'un « détrompe-toi, Alcibiade, je ne suis rien ». Socrate qui veut, en pédagogue, le bien d'Alcibiade n'est pas analyste. Léonie von Puttkamer l'est plus, laissant s'épuiser Sidonie à rencontrer qu'elle n'est et n'a pas plus les *algamata* en elle que Socrate lui-même. Alcibiade est, ici, l'homme féminin du désir, je dirai que Sidonie aussi... ! Ainsi, Socrate s'engage-t-il dans deux erreurs dont l'analyste doit se garder : 1. Faire savoir son savoir, enseigner, en quelque sorte, c'est-à-dire démontrer ; 2. Il ne laisse pas à Alcibiade le soin de se rendre compte par lui-même, à sa vitesse, de son propre vide.

Et l'on peut remarquer alors que Socrate est quelqu'un qui s'insupporte du féminin en se défaussant vers l'Agathon qu'il désigne à Alcibiade.

Dès lors : 1. Il n'est pas contestable que, tel Alcibiade avec Socrate, le psychanalysant situe les *agalmata*, qui sont en jeu dans son analyse, chez son psychanalyste, métaphoriquement dans le ventre de celui-ci. Il s'agit, en fait, d'un savoir, symboliquement phallicisé, mais transmué en *agalmata*. Cela place le psychanalysant en position de féminin, c'est-à-dire ici, dans l'espoir d'obtenir, d'avoir, de recueillir, voire d'arracher ces *agalmata*. D'un féminin, sur son versant, dans sa dimension imaginaire. 2. Il n'est pas moins contestable que, tel Socrate avec Alcibiade, le psychanalyste est invité à ne livrer à l'analysant aucun signe de cette présence en lui des *agalmata* supposés. Mais non pas de lui dire son savoir de cette absence comme le fait Socrate. Cette abstention est un refus actif. Il peut se réaliser grâce au grand Φ que Lacan vient d'introduire dans ce séminaire *Le transfert* (1960-1961), le phallus symbolique et auquel l'analyste va se laisser identifier. Le mouvement de l'analyse fait de l'analyste quelqu'un qui va déchoir. Un n'importe qui. Sa dé-chéance est une déchéance de position. L'analyste est appelé à déchoir de grand A en petit a. Et là où l'analysant s'en remet à un savoir supposé chez son analyste, l'analyste, lui, va répondre par son manque à être. Socrate se refuse à l'échange avec Alcibiade. Il reste un donneur de leçons impavide. Impavide, il reste analyste, donneur de leçons, il sort de la position analytique.

Socrate, portraituré en analyste, n'aurait-il pas pu retrouver et assumer en lui « son » féminin, sur un autre registre que celui sur lequel fait fond Alcibiade et que nous avons nommé imaginaire ?

Socrate aurait été analyste jusqu'au bout s'il s'était autorisé à considérer son action comme un don, dont le nom est « consommation » (ce n'est pas un don de ce que l'on a pas, pas non plus un don de ce que l'on est, mais don non sacrificiel (rien n'en est attendu en retour, mais va de pair avec un effet de destitution subjective) d'un désêtre, - laissant Alcibiade rencontrer son féminin à lui, Socrate, mais un féminin dans le registre du réel, - l'*ouden ôn* dont il est question plus haut dans son propre discours de réponse à

Alcibiade -. En s'absentant donc de le renvoyer à Agathon, en lui laissant son temps, pour son analysant d'Alcibiade, de mettre à nu son manque à être à lui, Socrate, à l'analyste Socrate, devenu ainsi « son » analyste pour de bon. C'eût été un don sans retour du féminin, dans le réel, qui aurait répondu à une insistance répétitive et séductrice du féminin, dans l'imaginaire. Pas un échange, mais un croisement. Comme on dit : « vous avez rencontré untel ? Non, je n'ai fait que le croiser ! » Le féminin, ici, trouve enfin, dans la rencontre analytique, comme une allure de croisière.

6. Du féminin mal à l'aise chez la prostituée : une femme qui s'ignore

La prostitution est un lieu exemplaire de recherche sur la question du masculin et du féminin, une expérience de la différence sexuelle. À bien les écouter en analyse, les femmes prostituées cherchent à régler leur compte avec le féminin plus qu'avec le masculin. Les carences précoces, les manques vécus dans l'enfance poussent la femme prostituée à une recherche de complétude désespérée ; Elle a toujours quelque chose à combler. C'est ainsi qu'elle en vient à essayer désespérément de « castrer » le client, sur le plan de l'argent comme du plaisir, dans une castration qui, cependant, n'aboutit jamais, car elle ne peut, sur ce mode aboutir. C'est une volonté perdue d'avance d'emprise sur l'autre. Autrefois victimes, ces femmes prostituées deviennent agents de castration agie sur le client, position qui peut leur sembler momentanément de domination, même si celle-ci est complètement illusoire et se retourne finalement contre elles. Tout se passe comme si, dans la prostitution, les jeunes femmes cherchaient un regard qu'elles n'avaient pas eu. Alors, la femme prostituée veut prouver, à tout prix, sa séduction en se faisant *girl=phallus*. Elle engage un véritable effort de représentation de la féminité, un effort de construction osée, mais aussi, en même temps, en creux, se dévoile l'envers de la médaille qui se traduit, concomitamment, par un effet de destruction inévitable du féminin de la femme qu'elle est, toujours oscillant entre pulsion de vie et pulsion de mort, qu'elle ne maîtrise aucunement, mais dont elle pâtit.

Pourquoi disons-nous que la prostituée est une femme qui s'ignore ? On a essayé de le comprendre avec l'avancée que fait Lacan, dans la séance du 13 mars 1973, puis dans celle, terminale, du 25 juin 1973 de son séminaire *Encore*. Notre approche a consisté à mettre en évidence **deux manières de localiser le féminin**. L'une formelle, l'autre modale.

1. On se souvient du tableau dit des quanteurs de la sexualité, page 73 de l'édition du Seuil. En allant à l'essentiel, on s'aperçoit que la partie inférieure du tableau fait apparaître une différence entre le côté « homme » et le côté « femme » du positionnement sexuel (même, on le sait, si un homme peut aller se ranger du côté « femme », à l'occasion, et inversement pour une femme). Côté « homme », l'homme n'a rapport avec le côté « femme » qu'en prenant la femme, exclusivement, en tant qu'objet petit *a*. Il n'en jouit que comme cela. Ce qui fait dire à Lacan, que cette jouissance, au sens étymologique, est une jouissance de l'idiot (du grec *idiotès*, particulier, ignorant).

Alors qu'une femme, elle, quand elle jouit, peut échapper, partiellement à la jouissance de l'idiot, parce qu'elle a rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, et non pas seulement au phallus (comme le montre ledit tableau, ...et la pratique de l'analyste !). Ce à quoi, cependant, se limite la prostituée, qui ne sait pas qu'elle peut se dédoubler, confondant, en outre, porteur de pénis et lieu du phallus.

Cette monstration formelle aboutit à ce que le féminin s'en trouve, dès lors, une première fois, localisé : le rapport d'une femme au $S(A)$. Il y trouve son « locus », son lieu, son *home* dans ce rapport à l'Autre, au signifiant du grand Autre, mais aussi au corps réel de l'Autre qui le symbolise. Lacan est formel à cet endroit. Le féminin, dans ce rapport au corps de l'Autre, grand A, est chez lui, *at home* ! D'autant plus « chez lui » que ce rapport de L/a à $S(A)$ se situe du même côté, du côté femme de la partie inférieure du tableau. Ce qui échappe à la prostituée, qui n'a de rapport qu'au phallus, mais uniquement sous sa forme du $-\phi$, le phallus imaginaire qu'incarne pour elle le pénis du « client », qu'elle vise et veut châtré,.. «é » ! Pas du phallus symbolique, Φ .

2. On peut aussi aller chercher une deuxième localisation du féminin, lors de la séance du 26 juin 1973 de ce séminaire *Encore*, lorsque Lacan décline les modalités logiques,

nommément les formules de la contingence et de la nécessité :

« Cesse de ne pas s'écrire », est la formule de la contingence, celle de la rencontre en est l'exemple princeps ;

« Ne cesse pas de s'écrire », est la formule du nécessaire, de l'amour, qui n'est pas le réel ;

A quoi s'ajoute la formule de l'impossibilité, soit du réel :

« Ne cesse pas de ne pas s'écrire », dont la non-existence du rapport sexuel fait ici paradigme, Lacan définissant le rapport sexuel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il y a donc un déplacement de la négation, du cesse de ne pas s'écrire au ne cesse pas de s'écrire. C'est-à-dire d'un passage de la contingence à la nécessité.

« ...c'est là le point de suspension à quoi s'attache tout amour.

Tout amour, de ne subsister que du *cesse de ne pas s'écrire*, tend à faire passer la négation au *ne cesse pas de s'écrire*, ne cesse pas, ne cessera pas.

Tel est le substitut qui – par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient, qui en diffère – fait la destinée et aussi le drame de l'amour. », dit Lacan dans cette dernière séance (p.132, version Seuil).

Nous avons avancé que ce déplacement du *cesse de ne pas* au *ne cesse pas*, ce déplacement, donc, de la négation, est une autre façon de localiser ledit féminin. Pourquoi ? parce que le féminin, c'est ce qui, comme un furet, furtivement passe par là, et s'écrit dans le temps même de ce passage, de cette passe d'une forme de négation à une autre, pour comme s'évanouir après. Ce qui s'avère alors ne pas concerner seulement, comme le dit Lacan, ce qui fait « la destinée et le drame de l'amour », mais, porté par lui, aussi bien le féminin, ...sauf à conclure qu'amour et féminin sont, sinon une seule et même chose, à tout le moins une même cause et qu'ils sont pris, l'un et l'autre, dans ce même mouvement, ce même élan, qui, *in fine*, par la rencontre, vise l'être !

Ce à quoi la prostituée reste, parfaitement, et à son plus grand détriment, étrangère puisque, comme nous l'avions énoncé : « La prostitution, c'est l'absence d'un amour dans le réel ».
